

Études littéraires africaines

EDWARDS (Carol), dir., *Le Sacrifice dans les littératures francophones*. Amsterdam, New-York : Rodopi, coll. Francopolyphonies, n°17, 2014, 193 p. – ISBN 978-90-420-3840-0

Karen Ferreira-Meyers



Number 38, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1028696ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1028696ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ferreira-Meyers, K. (2014). Review of [EDWARDS (Carol), dir., *Le Sacrifice dans les littératures francophones*. Amsterdam, New-York : Rodopi, coll. Francopolyphonies, n°17, 2014, 193 p. – ISBN 978-90-420-3840-0]. *Études littéraires africaines*, (38), 175–177. <https://doi.org/10.7202/1028696ar>

Cette approche des « jeux et enjeux de la figuration des problèmes de l'humain » est clairement opposée à l'analyse féministe. Peut-être trop parfois, l'analyse féministe n'étant pas forcément en opposition avec ce que l'auteur propose, et pouvant ne pas être aussi réductrice qu'il l'annonce. Quoi qu'il en soit, le titre de son ouvrage souligne qu'il est nécessaire d'étudier le roman féminin, non pas pour en déceler les différences avec le roman masculin, mais pour mettre en lumière un corpus encore trop souvent cantonné aux analyses thématiques. De plus, l'auteur situe son travail dans le cadre d'une approche comparée des différentes francophonies, approche placée « sous la double topique des correspondances textuelles et des spécificités poétiques », sans hiérarchisation aucune. Le professeur Lambert souligne justement, dans la préface, que cet ouvrage « sera utile aux chercheurs spécialistes de cet imposant champ littéraire, aux étudiants en formation qui y trouveront aussi bien des instruments méthodologiques de travail que des connaissances théoriques solidement établies, et à tous les lecteurs amoureux de culture littéraire, de découvertes inattendues et de savoirs nouveaux ».

■ Cécile JEST

EDWARDS (CAROL), DIR., *LE SACRIFICE DANS LES LITTÉRATURES FRANCO-PHONES*. AMSTERDAM, NEW-YORK : RODOPI, COLL. FRANCO-POLYPHONIES, N° 17, 2014, 193 P. – ISBN 978-90-420-3840-0.

Les huit études réunies par Carole Edwards visent à éclairer la notion de sacrifice. Sauf la première, elles traitent du théâtre, du roman et du cinéma de l'Afrique subsaharienne, de l'Afrique du Nord ou de la Caraïbe. Le terme de sacrifice est entendu dans son sens figuré, c'est-à-dire celui de renoncement volontaire à quelque chose, de perte ou de privation qu'on accepte. Dans son introduction, Carole Edwards indique les limites de cet ouvrage : on n'y parle ni de poésie, ni d'essais, ni d'autres régions géographiques que celles indiquées ci-dessus.

La première contribution évoque ce qu'il en est du sacrifice dans le cadre d'une histoire globale de l'humanité. Abderrahmane Baibeche, après un aperçu de la manière dont la relation sacrificielle est comprise dans les trois religions monothéistes, apporte des nuances au sens du mot *martyr* qui, dans son acception originale, signifie « témoin ». A. Baibeche, qui se réfère à la religion et à la littérature, en passant par l'anthropologie et la notion de vérité,

s'appuie sur Saint-Augustin, Albert Camus, Maurice Blanchot et Roland Barthes. Il voit la littérature comme l'héritière du texte religieux, pouvant transgresser le langage et transformer la réalité pour y faire apparaître la symbolique du sacrifice.

Dans une étude approfondie de trois dramaturges africains, le Congolais Sony Labou Tansi, le Mauritanien Moussa Diagana et l'Ivoirien Koffi Kwahulé, Gladys M. Francis décrit la dystopie carnavalesque de Sony Labou Tansi, dans laquelle les personnages de fous et leurs sacrifices sont utilisés pour dénoncer la violence politique suicidaire de l'Afrique. Personnage central chez Diagana aussi, le fou parle mais n'est pas nécessairement pris au sérieux. G.M. Francis conclut son analyse par le *Village fou ou les déconnards* de Kwahulé et relie les trois pièces de théâtre à une vision plus large de la folie, symbole de l'aliénation identitaire de l'humanité, à laquelle seul le sacrifice peut remédier afin de sauver la société. En parallèle avec l'article de G.M. Francis, celui de Sylvie Chalaye se concentre plus spécifiquement sur l'ensemble de l'œuvre théâtrale de Kwahulé, auteur qui revisite des notions bibliques en leur donnant une portée métaphysique ; pour le dramaturge ivoirien, le but de la performance théâtrale est de purger le corps social par le sacrifice et l'offrande.

Carole Edwards analyse le film *Lumumba* (Raoul Peck, 2000). S'appuyant sur la théorie de René Girard à propos du lien entre la violence et le sacré, elle se demande si le sacrifice de Patrice Lumumba au Zaïre est à l'origine du fratricide, du parricide et de la violence qui s'en sont suivis. C. Edwards arrive à une conclusion discutable : « le sacrifice d'un homme après l'autre entraîne une imitation culturelle par défaut et foment le lien entre la mimésis et la violence » (p. 84), d'où le chaos perpétuel au Congo. C'est ici que C. Edwards prend ses distances par rapport à R. Girard, selon qui la violence sacrificielle produit plutôt la réconciliation sociale.

Dans l'article suivant, Axel Arthéron met en évidence les lieux de mémoire envisagés, à partir de leur dimension sacrificielle, comme possibilité de réunification de la communauté à travers la mort, dans les pièces d'Aimé Césaire, d'Édouard Glissant et de Vincent Pacoly inspirées par la réalité haïtienne. Yolande Helm utilise la dialectique hégélienne du rapport entre le maître et l'esclave (déconstruite plus tard par Franz Fanon), et les notions tragiques de la latence et du sacrifice, pour aborder *Cœur d'ébène* de Roland Brival, romancier antillais.

L'avant-dernière contribution permet à Yolaine Parisot, grâce à une vue plus globale, de repositionner l'écrivain francophone dans

un cadre postcolonial mais aussi transnational. Elle demande aux lecteurs d'abandonner certains stéréotypes, tels le Nègre marron et le fou utilisés par la littérature haïtienne pour souligner davantage le drame antillais, au profit d'une intertextualité, d'une auto-génération littéraire qui produise une poétique et une esthétique singulières. Le volume se termine par les revendications sociales, les rapports familiaux et les conflits intergénérationnels qu'analyse Mylène Dorcé dans l'œuvre de trois écrivaines haïtiennes : Marie Chauvet, Marie-Thérèse Colimon-Hall et Marie-Célie Agnant.

Ouvrage pour experts en littérature francophone, mais livre pour néophytes en même temps, les articles réunis par C. Edwards constituent une bonne introduction à la notion de sacrifice telle qu'on peut la rencontrer dans certaines littératures francophones. Les résumés (p. 169-173), les notes biographiques sur les contributeurs ainsi que l'index en fin du volume en facilitent l'utilisation judicieuse.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

EMINA (ANTONELLA), DIR., *LÉON-GONTRAN DAMAS. CENT ANS EN NOIR ET BLANC*. PARIS : CNRS EDITIONS, 2014, 340 P. – ISBN 978-2-271-07915-2.

Les célébrations de centenaires se suivent mais ne se ressemblent pas. Si chacun se souvient des milliers d'hommages à Senghor en 2006 et des nombreuses publications sur Césaire en 2013, les cent ans de leur ami guyanais en 2012 passèrent presque inaperçus (mise à part la réédition de *Black-Label* par Gallimard).

Cet ouvrage collectif vient donc en son temps rendre à Damas une visibilité que sa trajectoire chaotique a sans doute contribué à tempérer. Les 15 contributions (12 auteurs) ont pour objectif de rappeler la place de Damas d'abord en sa Guyane natale, puis à Paris parmi les poètes et artistes de la Négritude, enfin en Amérique. En effet, les multiples facettes d'un homme solitaire, perpétuellement révolté et déchiré intérieurement, qui se résumait lui-même par la devise « plusieurs vies en une » et que d'autres qualifient de « cynique et chaleureux » imposaient une démarche pluridisciplinaire.

Trois contributions suivent les traces de ce Noir métis des rives de l'Amazone, qui s'identifie aux Africains puis s'en va aux Amériques sans jamais réussir à trouver son équilibre. Daniel Maximin rappelle les deuils qui ont marqué sa jeunesse (sa sœur jumelle, sa mère et sa grand-mère) et fait de lui un éternel errant, et évoque ses